

Libretto

ALBERT ADÈS
et
ALBERT JOSIPOVICI

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE

roman

Préface de
OCTAVE MIRBEAU

libretto

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-302-4

PRÉFACE

C'était quelques semaines avant la guerre. Deux Égyptiens, Albert Josipovici et Albert Adès, m'avaient prié de les recevoir. Ils venaient de publier chez Calmann-Lévy leur premier livre, *Les Inquiets*. Maeterlinck, qui en avait lu le manuscrit, frappé par ce début littéraire qu'il trouvait le plus remarquable de notre époque, les avait engagés à tout abandonner pour se consacrer aux lettres.

J'invitai Adès et Josipovici à venir me voir. Je n'étais pas très rassuré. Ayant affaire à des écrivains, je craignais que ma paisible retraite ne fût assaillie de littérature. Cela ne m'exaspère plus comme jadis, il est vrai, mais cela me fatigue.

Nous eûmes notre premier entretien dans mon jardin de Cheverchemont. Nous parlâmes de l'Égypte, de mes arbres... Je ne sais plus de quoi nous parlâmes encore ; je me rappelle cependant que pas une fois Josipovici et Adès n'essayèrent d'être littéraires. Ils regardaient la vie avec l'unique souci d'une observation exacte. Je reconnus en eux des sages. Je leur offris mon amitié.

La guerre fut déclarée... Je ne suis pas un de ces spectateurs héroïques que les deuils de la guerre emplissent d'enthousiasme, qui alignent des phrases et s'en attendrissent. Je ne suis, hélas ! qu'un homme et la détresse universelle m'absorbe trop pour que je fasse autre chose que d'y penser et d'en souffrir.

Adès et Josipovici venaient souvent chez moi. Je les savais confiants dans les destinées de mon pays. En les questionnant, je connaissais leur réponse, et néanmoins, je les questionnais pour démentir les angoisses qui m'obsédaient. Pendant des mois nous ne parlâmes que de ça. Parfois, je leur demandais s'ils travaillaient. Ils me répondaient de manière évasive et nous reparlions de la guerre.

Un jour, ils vinrent avec un manuscrit : c'étaient les premiers chapitres de *Goha*. Je les invitai à m'en faire la lecture, assez furieusement d'ailleurs. Je leur en voulais de soumettre notre amitié à une épreuve qui m'a détaché de tant d'amis ! La franchise n'est pas chez moi un principe. Elle est un mouvement de l'être qui domine toute préoccupation. On a dit que j'étais violent... Pourquoi n'a-t-on jamais voulu comprendre que je suis tout simplement sincère ? et pourquoi exiger mon admiration quand je ne puis donner que ma tendresse ?

Mon appréhension fut de courte durée... Pauvres êtres que nous sommes, nous tous qui ne voyons des choses que ce qu'il nous est impossible de ne point voir. J'avais aimé la profonde intelligence de Josipovici et Adès, le sain équilibre de leur jugement... Je m'applaudissais de leur amitié, de notre amitié... Et dans nos longs entretiens, pas une fois je ne me doutai qu'ils étaient en train d'achever une œuvre de génie.

Le Livre de Goha le Simple... Vous comprendrez mon émotion à la lecture de ces pages magnifiques, lorsque vous connaîtrez mon dégoût des livres durant les jours tragiques, sanglants, qui réclament notre être et plus que notre être. Quelques œuvres réalisent le miracle de fixer notre pensée malgré le tumulte des heures présentes : *Gargantua* et *Don Quichotte*, *Jude l'Obscur*, les chefs-d'œuvre de Stendhal, de Flaubert et de Tolstoï. *Goha le Simple* est une de ces œuvres-là, *Goha le Simple* réalise ce miracle.

J'ai lu sur l'Orient tout ce qu'on peut en lire, aussi bien les contes délicieux et féeriques de là-bas, que les insignifiants et mornes romanciers d'Europe. Tranquilles amours de nos ministres plénipotentiaires et de nos consuls généraux, méditations occidentales devant une colonne brisée, un temple ou une momie... je me sens gagné d'une immense fatigue rien qu'au souvenir de ces plâtitudes. Quant aux conteurs d'Orient que j'aime, qui m'attendrissent, ils me plongent dans un monde de rêve où je me sens grisé, mais où je ne vois pas...

Je n'ai compris l'Orient, je ne l'ai vécu que le jour où j'ai lu *Goha le Simple*.

Ouvrez le livre, regardez... Ce sont des faits qu'on nous donne, des faits choisis non parmi les plus singuliers, mais parmi les plus communs, parmi ceux qui font l'existence quotidienne... Les auteurs se sont interdit le lyrisme auquel, hélas! nous nous laissons trop facilement prendre... Ils ne cherchent pas à séduire le lecteur, de même que la nature ne s'occupe point des hommes qui la contemplent. Comprenez ou ne comprenez pas... C'est l'Orient qui étincelle sous vos yeux, l'Orient avec ses odeurs de jasmins et de friture, avec ses femmes aux grosses croupes et ses fines vicieuses, avec ses belles brutes, ses souteneurs, ses imbéciles, ses intellectuels, ses mystiques... Au moyen d'un style simple, sévère, aussi pur que le style de Flaubert, les auteurs ont levé le voile pour nos regards occidentaux. L'Orient tout entier semble dire: «Voilà, c'est moi!...» Et si malgré ça, à cause de ça, à cause de cette vérité vous êtes aveugle, si, ne voyant pas, vous voulez qu'on vous explique, fermez le livre, les auteurs ne vous expliqueront rien. La vie ne s'explique pas, elle est, et *Goha le Simple*, c'est de la vie...



Au premier abord, cette vie paraît étrange. Elle peut même paraître séduisante par son étrangeté. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Les personnages nous saisissent, non par ce qu'ils ont d'exceptionnel, mais par ce qu'ils ont de général. Certes, ils se distinguent de nous. Ils appartiennent à une race différente. Toutefois, ce qui les distingue est superficiel : des préjugés, quelques habitudes... Et ces préjugés, ces habitudes ne tiennent pas plus de place qu'ils n'en doivent tenir. Cheik-el-Zaki le littéraire, Sayed, Nour-el-Eïn, Hawa, sont des êtres de tous les temps et de tous les pays... Et c'est une des beautés essentielles de ce livre d'être universel par sa profonde humanité.

Ce livre est plus encore, c'est une création. J'arrive à Goha lui-même.

Cet être qui n'a pas d'équivalent dans toute la littérature, cet idiot que d'aucuns trouveront une fantaisie agréable, est pour ceux qui cherchent, pour ceux qui pensent, une lumière... une lumière parce que, à travers ses gestes et ses mots comiques ou tristes, il nous découvre son âme, notre âme à tous, il nous la fait toucher du doigt comme un objet.



C'est pour le public que je souhaite le succès de ce livre, ce pauvre public que la surproduction littéraire de nos temps affole et que les écrivains notoires abrutissent consciencieusement. Qu'il lise *Goha* et qu'il ait l'intelligence et la franchise de reconnaître dans cette œuvre simple et forte une des plus grandioses manifestations de la pensée.

Pour terminer, je dirai d'Albert Adès et Albert Josipovici ce que j'ai déjà dit de quelques rares écrivains. Ils sont de chez

eux parce qu'il faut toujours à la pensée un point d'appui, un tremplin sûr pour, de là, s'élaner et se disperser à travers l'humanité. Ils sont de chez eux et ils sont de chez nous et ils sont de partout, comme ces êtres privilégiés qui ont su donner une vérité, une émotion, une forme éternelle de beauté au monde qui s'en réjouit.

OCTAVE MIRBEAU
Paris, le 25 octobre 1916.

À Octave Mirbeau
Notre maître et notre ami

PREMIÈRE PARTIE
L'UNIVERS DE GOHA

LE CHEIK D'EL-AZHAR

Quand Cheik-el-Zaki sortit de l'université, quelques hommes se précipitèrent à sa rencontre. C'étaient des boutiquiers du voisinage auxquels, après sa conférence quotidienne, le maître éminent enseignait les éléments de la lecture et de la calligraphie. Ce soir-là, il passa devant eux le visage morne et, d'un geste, les écarta. Ils s'étonnèrent de cette brusquerie, car le cheik avait toujours accueilli avec une douceur charitable leur ignorance et leur pauvreté.

La cour d'El-Azhar, quadrilatère immense bordé de trois cent quatre-vingts colonnes, formait avec le ciel, percé de minarets, un monde splendide et isolé. Douze mille étudiants venus du Maghreb, du Soudan, du Yémen, du Turkestan, de l'Inde, de la Perse, s'abreuvaient à cette fontaine de sagesse, la plus pure de l'Islam. Ils étaient tous maigres. Dans leurs yeux largement ouverts luisait une étincelle de fanatisme. Issus de races bruyantes et sensuelles, ils concentraient toute leur vitalité dans l'étude du livre où est le Verbe de Dieu. Leur cou très long était marqué de veines saillantes, leurs épaules étaient étroites et anguleuses, leurs doigts effilés. Ils portaient autour de leur calotte de feutre une large bande d'étoffe repliée qui enserrait leurs oreilles. Leur physionomie était hautaine, fermée, farouche. Naïfs dans leur foi, ils méprisaient ostensiblement les jouissances matérielles. On en voyait des centaines qui, parvenus à la vieillesse, s'instruisaient encore.

N'ayant pu obtenir le titre de cheik, ils finissaient leurs jours sur la même natte où ils s'étaient assis enfants.

Les maîtres différaient de leurs disciples. On eût dit que sur les cimes de la science ils jouissaient d'un spectacle réconfortant. À les voir robustes, affables, indulgents, on se demandait comment la pensée qui entretenait l'équilibre de leurs facultés morales et la santé de leur organisme pouvait consumer les corps malingres qui la recevaient d'eux avec enthousiasme.

Comme il était sous le portique, Cheik-el-Zaki fut abordé par un étudiant qui, s'inclinant avec aisance, tenta de lui baiser la main.

– Non... Non... dit le savant.

Il esquissa un geste de protestation et reprit :

– Que ta soirée soit bénie, Waddah-Alyçum.

Il scruta le visage du jeune homme aux lignes pures et serrées. La conscience, presque féminine, qu'Alyçum avait de sa beauté lui donnait un constant souci de séduire et mettait de la joliesse sur ses traits un peu durs.

– Mon père, voulez-vous m'éclairer? dit-il... J'ai besoin de vos conseils.

– T'éclairer? je te croyais mort d'ennui... Ma conférence a duré deux heures!

Sa physionomie s'assombrit tout à coup et il ajouta :

– Je suis un mauvais maître.

Ces mots prononcés avec amertume surprirent le jeune homme. Mais déjà le cheik l'avait pris familièrement par le bras :

– Viens, dit-il, accompagne-moi.

Alyçum, ainsi que Mokawa-Kendi et Akr-Zeid-Taï, ses amis, ne se mêlait jamais à la foule la face découverte. On les voyait le plus souvent ensemble. Leurs silhouettes minces et droites se ressemblaient et, dans toute l'Égypte, la perfection de leur beauté avait illustré leur nom. Il répondit avec emphase que

sur une main vulgaire l'émeraude semble fausse et que dans une ambiance médiocre la beauté perd de son éclat.

– Prends bien garde, dit El-Zaki, le vent soulève ton voile... le regard d'un passant pourrait t'enlaidir.

– Vous vous moquez de moi, mon père ; voulez-vous que je me découvre ?

– Par Allah ! n'en fais rien, le mauvais œil te guette...

Les gens s'écartaient avec déférence au passage d'El-Zaki. Parfois, ils se prosternaient à son approche ou, d'un geste furtif, baisaient la manche large de son caftan. Dans leurs petites boutiques sans devanture, rehaussées de quelques marches, des libraires, des orfèvres, des armuriers, des merciers accroupis sur des nattes et un chapelet aux doigts, se livraient à des calculs en marmonnant des hadiths.

Cheik-el-Zaki, doté d'une large fortune et qui était parvenu à l'une des plus hautes dignités universitaires, avait le souci de ses gestes, afin que nul ne se permît la moindre privauté à son égard. Dédaigneux et bienveillant, il se mêlait à la foule avec la certitude qu'elle ne lui marchanderait pas les marques de respect.

Il était petit, robuste. Son visage rond était encadré d'une barbe courte, déjà blanche. Ses yeux vifs étaient surplombés de sourcils touffus qu'il teignait en noir. Tout dans sa physionomie exprimait l'autorité ; mais parfois un geste large et souple, un sourire franc révélaient une nature indulgente.

Alyçum s'était choisi ce maître pour l'étrangeté de ses vues et la vigueur de sa parole. Ses amis, Mokawa-Kendi et Akr-Zeid-Taï, avaient élu chacun une colonne différente, si bien que dans leurs existences, pareilles en tous points, la seule séparation venait de leurs idées.

À l'extrémité d'une ruelle plus mouvementée que les autres, ils atteignirent la demeure du cheik qui s'élevait massive et nue. Orientée du côté de La Mecque, elle s'avancait en promontoire sur le désert.

– Tu es le bienvenu chez moi, dit le maître.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte et, montrant à Alyçum une maison presque adossée à la sienne :

– C'est l'habitation de Goha, dit-il.

– La vie se plaît à ces contrastes ! s'exclama Waddah-Alyçum. Le plus grand cheik de l'Islam et l'homme le plus fou du monde devaient vivre côte à côte.

Les deux hommes rirent aux éclats, non sans une certaine affectation.

Ils pénétrèrent dans un jardin que baignaient les vapeurs chaudes des orangers et que voûtaient de grands sycomores aux écorces noueuses ; au loin, une petite construction blanche, en forme de cube et surmontée d'une coupole, recé-
lait, à l'ombre des figuiers de banians centenaires, les restes d'un aïeul. Les récits de sa vertu édifiaient encore les vivants et l'on voyait parfois un homme se glisser sous la porte basse du mausolée pour prier sur les cendres sacrées.

Le jardinier salua humblement au passage les deux hommes et Ibrahim, l'eunuque, un vieillard à la voix fine et à la peau noire, se hâta de les devancer, pour avertir les femmes, en battant des mains, de l'arrivée du maître avec un étranger.

– Je vous dérange ? demanda Alyçum en entrant dans la bibliothèque.

– Reste, reste, mon enfant, répondit El-Zaki. Ta présence me réjouit...

Ils s'assirent sur un divan tendu de soie verte et Cheik-el-Zaki demeura quelque temps la tête baissée, les yeux clos. Il égrenait un chapelet d'ambre, s'attardant parfois sur les boules polies et translucides pour marquer le défilé de ses pensées. Alyçum le considérait attentivement. La même crispation qu'il avait surprise à la sortie d'El-Azhar avait reparu sur les traits de son maître.

– Je t'aime, mon chéri, et c'est ce qui me chagrine, dit El-Zaki.

– Je ne comprends pas... balbutia Waddah-Alyçum.

– Le pouvoir que j'ai sur toi m'effraye, expliqua le maître, songe à ce qui t'attend si tu devais m'imiter. J'ai cinquante ans et je suis vieux.

Il prit un Coran aux enluminures éclatantes.

– Voici la vérité, dit-il.

– Que Dieu soit loué, fit le jeune homme.

– Dieu est grand, reprit El-Zaki... À quoi ai-je occupé mon existence? Ce livre, je le récitais par cœur lorsque j'étais encore un enfant.

Dans cette tâche ardue, il avait été stimulé par l'ancêtre qui dormait au fond du jardin et dont sa mère lui retraçait la vie. Assis auprès du tombeau paisible, sous les arbres touffus, il écoutait l'histoire d'un saint et se proposait d'en suivre l'exemple. Il attribuait à la route suivie par le sage une sérénité pareille à celle qui émanait du mausolée riant.

Admis très jeune à l'université d'El-Azhar, il avait vingt ans quand il fut gradué maître aux voix unanimes de ses professeurs et de ses condisciples. Dans l'immense mosquée, il eut sa colonne. Bientôt, elle fut la plus entourée. On lui reconnaissait des dons exceptionnels pour l'exégèse. Parfois, rompant la calme ordonnance de ses cours, il se soulevait à demi et le bras véhément développait une interprétation fiévreuse. Son renom de croyant ne tarda pas à s'étendre. Cependant de plus en plus et sans que nul ne s'en doutât, il devenait la proie du mysticisme. Il passait des nuits entières à prier. Son visage s'émaciait. Souvent il demandait à des fakirs, pensionnaires d'El-Azhar :

– Qu'éprouvez-vous dans vos béatitudes?

Les fakirs répondaient :

– Nous voyons Dieu.

Voulant voir Dieu, lui aussi, il étudia le soufisme en de longues et clandestines veillées. Il se sentit immédiatement en communion avec Omar-Ibn-el-Fared, Charamy, El-Héroui,

Bestami, tous les soufis, tous les mystiques éperdus condamnés par les chefs de la foi musulmane et il frissonna de peur quand il se surprit à admirer les mots pour lesquels Halladj fut brûlé vif: «Je suis la vérité; quand tu me vois tu vois Dieu et quand tu le vois tu nous vois.»

Assoiffé de vie spirituelle, il imposait à son corps des flagellations. Il aimait ainsi que Gazzali à monter la nuit au haut des minarets; isolé du monde, debout, au sommet de la mosquée, il fixait les étoiles.

De ces nuits exaltées, il revenait la chair meurtrie, avec le sentiment qu'il portait en lui l'immensité. Mais l'éblouissement de sa foi ne l'avait jamais poussé jusqu'à Dieu, point suprême. Alors, il désespéra de l'atteindre par la voie irrégulière du mysticisme. Il fit retour aux simples pratiques religieuses et décida de suivre le prochain pèlerinage.

Aux premiers jours du mois de Dzoul-kada, la caravane formée de six mille pèlerins s'ébranla dans la direction de La Mecque. Elle emportait le tapis sacré, brodé d'or et de pierreries, des brebis ornées d'un collier de fleurs, des provisions innombrables. El-Zaki s'était surtout muni de piété, ainsi que le recommande le Prophète. Chaque matin, il cherchait à l'horizon la silhouette des collines saintes. Il jeûnait un jour sur trois. Il fit ainsi jusqu'au soir où les conducteurs déclarèrent: «Nous arriverons demain.»

Cette nuit-là il s'éloigna du camp et quand il fut hors de vue, il accomplit un zikr. Durant trois heures, il prononça le nom d'Allah en projetant sa tête et tout le poids de son corps successivement à droite et à gauche. Les deux syllabes sortaient de sa poitrine comme un râle, son front pâlit, ses yeux se creusèrent... Enfin, exténué, il s'affaissa sur le sable.

Le lendemain, à midi, la caravane campa devant La Mecque, éblouissante de soleil au fond de la vallée. Les pèlerins levèrent les bras au ciel. Chacun d'eux criait: «Me

voici!... me voici!...» El-Zaki criait au milieu des autres :
«Me voici!... me voici!...»

Pendant les semaines qui suivirent, il observa pieusement tous les rites du pèlerinage. Il suivit la procession autour du temple et la course entre les collines de Safa et de Mèroua, égorgea une brebis sur le mont Arafat, baisa la Pierre Noire, lança des cailloux en nombre impair dans la direction assignée, visita le puits de Zemzem. Alors s'ouvrirent les foires. Les pèlerins célébrèrent les trois derniers jours de fête dans des réjouissances plantureuses. Le jeune maître d'El-Azhar, qui avait cherché, vainement, la révélation divine au seuil de la Kaaba, se sentit au-dessus de cette masse d'hommes égarés et lut au fond de sa poitrine la mission des réformateurs.

Alyçum écoutait Cheik-el-Zaki avec enchantement. La bonté, la prestigieuse intelligence de son maître, son élégance morale lui étaient connues, mais jusqu'alors il n'avait pas eu le privilège de l'entendre parler lui-même des luttes angoissantes de sa vie.

En quittant La Mecque, El-Zaki entreprit une tournée de propagande dans les centres du monde musulman. Il prêcha à Jérusalem, à Damas, à Ispahan, à Tabriz, à Constantinople. Chassé d'une ville, acclamé dans l'autre, sur sa route il laissait l'impression d'un prophète ou d'un illuminé. Par cette randonnée prodigieuse, haï des uns, vénéré des autres, il secoua durant plus d'une année les masses assoupies de l'Islam.

– Je te jure, mon chéri, que je leur avais bien parlé. J'avais expliqué avec clarté la manière véritable de lire le Coran. J'avais indiqué la voix qu'il faut prendre, les lettres qu'il faut prolonger comme un fruit qui fond sous le palais et les syllabes qui doivent claquer comme un cinglement de fouet. Alors que d'ordinaire on prolonge le «oua» et l'«éelif», moi j'en faisais des cris brefs. Ma manière de lire le Coran créait la piété parce qu'elle rapprochait l'homme de l'ange et rebutait les démons. Celui qui m'aurait suivi eût vécu dans la volupté

parfaite avec des désirs toujours nobles... Ils n'ont pas voulu, Waddah! Les uns disaient: «Il y a déjà sept voix pour lire le Coran. Entre ces sept voix on n'a jamais su reconnaître la meilleure. Tu nous en révéles une huitième. C'est une huitième source de discorde que tu veux ouvrir.» Les autres demandaient: «Lequel des compagnons du Prophète lisait-il le Coran comme tu le lis?» Cheik-Abou-Amr-el-Masri, dont tu connais l'illustre nom, me posa cette question: «Si tu raccourcis l'“oua”, que feras-tu du “hamza”?» À ces mots, je compris que le monde se ferme sur la parole humaine comme l'océan sur le sillage de la barque et je répondis: «Lisez le Livre selon votre science, je le lirai suivant la mienne... et Dieu va juger entre nous!...»

– Ah! combien il est doux! Qu'il est suave! s'écria Alyçum.

Il se leva et d'un mouvement spontané baisa les genoux de Cheik-el-Zaki. Ce dernier sourit à cet enthousiasme juvénile. Il se pencha vers son élève et, lui posant la main sur l'épaule, lui dit:

– Que tu vives, mon chéri! que tu vives!...

II

LA MÉPRISE D'ALLAH

Cheik-el-Zaki ouvrit la fenêtre. Des lampes s'éclairaient, bigarrant les murs de taches jaunes et grises. La foule se retirait dans les cafés, les salles de danse, les tabagies. Accroupis à côté de leur panier ou de leur âne, les marchands se reposaient en se contant des histoires gaies.

Seul de tous ses confrères, un restaurateur ambulancier remontait la rue en quête d'un client. Il n'en avait pas encore rencontré, bien qu'à maintes reprises il eût parcouru le quartier. Dessous l'énorme plateau qu'il portait sur sa tête, montait par moments un appel :

– Envoie ! Envoie !

– Eh ! que veux-tu qu'il t'envoie ? cria un marchand de friture occupé à ranger ses poêles. À force de tracasser Allah, tu vas te faire envoyer une grosse calamité sur la tête !

Un mendiant couché sur la terre, les jambes nues, les mains décharnées, se lamentait :

– Seigneur ! arrache-moi cette douleur !

– Allah va s'embrouiller ! ricana le poissonnier – il s'approcha du mendiant : Il y a six mois que je t'entends gémir... Qu'est-ce que tu as ?

– Ce que j'ai ? répliqua le mendiant. Il me serait plus facile de te dire ce que je n'ai pas ! – et il poursuivit son invocation : Allah ! pitié ! Épargne-moi cette lèpre qui ravage mon

ped! Guéris-moi de cette toux qui secoue mes entrailles!
Rends-moi l'œil que j'ai perdu!

– Assez! Assez! fit le poissonnier... Allah aura plutôt fait de créer un homme que de réparer ton vieux corps!

Et, se tournant vers le restaurateur, il le poussa en avant par les épaules...

– Quant à toi, ne viens plus m'assourdir... Si tu veux vendre ta pourriture, va chez les roumis!

– Pauvre Goha, murmura Cheik-el-Zaki en voyant le restaurateur s'éloigner docilement. Encore un métier qui ne lui convient pas... Voilà bien vingt jours qu'il traîne son quartier de mouton dans toutes les rues d'El-Kaïra.

Goha, qui faisait claquer ses babouches sur le sol, répétait, consterné, le mot du poissonnier. Sans doute ses provisions n'étaient plus de la première fraîcheur, les boulettes exhalaient des odeurs fétides, les radis dépérissaient. Néanmoins il se remit à chanter: «Envoie! Envoie!»

– Son père s'acharne à en faire un homme, dit Waddah-Alyçum. Il devrait pourtant se résigner à le laisser tranquille.

– Pauvre Goha! répéta Cheik-el-Zaki. Que d'histoires étranges il court sur ton compte!

De loin en loin résonnait l'appel du restaurateur et Cheik-el-Zaki sentait une angoisse confuse l'envahir. Il mit la main sur l'épaule de son élève et longuement le regarda. La beauté radieuse d'Alyçum et l'appel de Goha se confondaient en lui dans un même sentiment de douceur.

– Waddah, dit-il à voix basse, je t'ai parlé ce soir de mon passé comme je t'aurais raconté la vie d'un être disparu... N'est-ce point étrange, Waddah? Tout en moi, ce soir, est étrange. En sortant d'El-Azhar, j'ai repoussé les braves gens qui venaient à moi pour s'instruire. Dieu m'est témoin, cependant, que mon cœur leur est ouvert... Plutôt que de rencontrer, ce soir, mes illustres collègues, je préférerais que la ville s'effondrât et, cependant, tu sais en quelle estime fraternelle

je les tiens. Je n'ose aller au fond de ma pensée, Waddah... Songe que ce matin encore je me passionnais pour les arguments que Cheref-el-Din-el-Teïibi oppose dans son «Fotouh-el-Gheïb» au «Keschaf» d'El-Zamachéri... Depuis des années, je confronte les doctrines des sonnites, des himyérîtes et des motazélites... chaque doctrine, chaque argument a marqué une ride sur mon front... Et voici que ce soir, tout à coup, j'ai comme le sentiment qu'un homme peut vivre, peut être heureux, sans avoir résolu les graves problèmes qui hantent mon esprit... J'ai comme le sentiment qu'un porteur d'eau n'est pas nécessairement moins heureux qu'un cheik!

Des cris aigus, des rires gutturaux que canalisait les rues étroites, montaient jusqu'à la fenêtre. Des femmes, laissant négligemment le bas de leur robe traîner dans les ruisseaux, s'entretenaient avec des fellahs en gesticulant. Parfois des exclamations renseignaient le passant sur la nature de ces colloques qui se poursuivaient à voix basse.

– À ce prix-là, je puis m'acheter un âne!

– C'est comme tu voudras, répondait la prostituée.

Le couple s'éloignait silencieux, la femme en avant, l'homme en arrière. La promesse du plaisir ne les rapprochait pas. Cheik-el-Zaki, qui s'était penché au-dehors pour mieux entendre, suivit du regard le couple qui disparut par une porte basse.

– Waddah, dit-il, je suis amoureux.

Croyant à une ironie du cheik, le jeune homme sourit avec contrainte.

– Je suis amoureux, Waddah, reprit le maître d'une voix grave, mais je ne sais pas de qui. Est-ce que tu comprends cela, toi qui es expert en amour?

Alyçum, frappé de stupeur, ne répondit pas.

– Il est temps que je prenne un peu de plaisir, poursuivit le vieillard... J'ai envie d'une belle fille, bien grasse, bien blanche, qui fasse la joie de ma vieillesse.

– Puis-je parler? demanda Waddah-Alyçum.

– Parle.

Le jeune homme fixa des yeux doux et implorants sur Cheik-el-Zaki, leva vers le ciel les paumes de ses mains et dit :

– Cher et illustre maître, j'ai peur pour votre cerveau.

– Mais non! mais non! fit Cheik-el-Zaki contrarié.

– J'ai peur pour votre cerveau, cher et illustre maître, répéta Waddah-Alyçum avec une visible angoisse.

– Allons donc, mon cher!... Mon cerveau? Allons donc!

– Cependant l'aventure de l'amour est pleine de périls...

– Tais-toi ou tu me fâcheras! cria El-Zaki.

Il se pencha au-dehors. La rue était silencieuse. De-ci, de-là, un groupe d'ouvriers ou de vendeurs... Dans la lueur qui descendait les marches de la mosquée, deux ou trois formes étendues cherchaient le repos... Le mendiant sur ses béquilles s'éloignait à pas comptés, avec des précautions infinies pour son mal. Les maisons aux fenêtres et aux portes closes semblaient ne plus devoir s'éveiller...

Pareil à quelque profanateur, Goha s'avavançait pâle, les yeux creusés par la fatigue, et d'une voix forte jetait son appel dans la nuit. Depuis son entrée dans la carrière, il n'avait jamais rencontré pareille indifférence à l'égard de ses victuailles. Il s'imaginait que par l'effet d'un enchantement, la rue se vidait à son approche.

– Envoie! Envoie!

Mais il ne répéta pas ce mot, car il venait de comprendre que sa formule abrégée avait perdu sa vertu magique et que Mahomet était mécontent. Il se souvint de la phrase complète et, avec véhémence, s'écria :

– Envoie vers moi ceux qui ont faim!

Aussitôt, dans un bruissement d'ailes, une ombre immense glissa sur sa tête : le quartier de mouton dans les serres, un épervier remontait vers le ciel. Le plateau roula sur le sol, les boulettes s'écrasèrent dans la boue. Goha ne se troubla pas

et ce fut d'une voix douce qu'il fit remarquer au Prophète sa méprise :

– Tu t'es trompé, Nabi, je te demandais un client.

– De quoi te plains-tu ? Tu demandais un client, il t'est venu du ciel, dit le vendeur de friture avec un gros éclat de rire.

Puis ce fut le tour du porteur d'eau :

– Tu demandais ceux qui ont faim, l'épervier avait faim.

Goha au milieu du désastre les remerciait de tant de sollicitude et le porteur d'eau, pour marquer l'étrangeté de sa pensée, fit claquer ses mains :

– Allah lui-même s'est moqué de Goha ! s'exclama-t-il.

Quant à Cheik-el-Zaki, il dit à son compagnon :

– Comment les hommes se comprendraient-ils, quand un tel malentendu peut se produire entre la créature et le Dieu qui l'a créée...

LA FAMILLE DE HAG-MAHMOUD

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, Hag-Mahmoud-Riazy pénétra dans la chambre de son fils.

Goha se réveilla en sursaut. La face convulsée de son père lui fit pressentir un malheur. Il regarda autour de lui. Le plafond était intact, les murs également ; le guéridon, sous la fenêtre, n'avait pas été dérangé. Ce décor familial le rassura. Il sourit à tous les meubles paisibles, il sourit à son père :

– Que ta journée soit bénie, dit-il.

– Lève-toi ! hurla Mahmoud.

Il saisit son fils par les épaules et le fit rouler sur le tapis. À ce moment Zeinab, sa plus ancienne épouse, et Hawa, la négresse, parurent à la porte. Elles poussèrent des cris de stupeur.

– Ne le connais-tu pas ? s'écria Zeinab en se jetant entre son fils et son mari.

– Ne le connais-tu pas ? reprit l'esclave en saisissant son maître par le bas de son caftan.

De nouvelles venues se glissèrent dans la chambre. D'abord Hellal et Nassime, les plus jeunes femmes de Hag-Mahmoud, qui intercédèrent aussitôt en faveur de Goha, puis, l'une à la suite de l'autre, les neuf filles de la maison dont aucune n'était d'âge à porter le voile, et qui envahirent tous les meubles, tous les coins de la pièce.

Mahmoud, par souci de sa dignité, avait maîtrisé sa colère.

Mais les femmes qui le croyaient encore dans un état d'exaspération furieuse le retenaient de toutes leurs forces. Plus il cherchait à se dégager, plus elles s'agrippaient à lui, en le conjurant de se calmer. « Mais je suis calme, criait-il, je suis calme, laissez-moi !... »

– Ne te fais pas de mauvais sang, calme-toi ! gémit Zeinab accrochée à sa jambe.

– Ne te fais pas de mauvais sang, reprit Nassime éclatant en sanglots, je crains pour ta santé !

– Je suis calme, puisque je vous dis que je suis calme !

– Regarde comme tu es rouge !

Mahmoud se tut un moment, sourit, et d'une voix qui voulait être douce :

– Eh bien ! voilà ! dit-il, pour vous faire plaisir, je me suis calmé.

À contrecœur, elles desserrèrent leur étreinte tout en le surveillant de près. Il passa la main sur son front mouillé de sueur, aspira une longue bouffée d'air, et, affectant de négliger la présence des femmes, revint auprès de Goha qui s'était accroupi à l'endroit même où il était tombé. Il le considéra avec amertume :

– Rassure-toi, dit-il après un silence, je ne compte pas te faire du mal, mais j'ai à t'apprendre que désormais tu vivras comme ta mère.

Un murmure d'étonnement accueillit cette sentence. Goha, les yeux fixés sur Hawa, sa vieille nourrice, implora du regard le secours de son intelligence. Que son père fût en colère, il n'en pouvait douter. Mais la cause de cette colère, qui s'achevait sur une phrase incompréhensible, lui échappait complètement.

– Je me demande quelquefois ce que j'ai de commun avec toi pour que tu sois mon fils, reprit Mahmoud – il trouvait dans le contraste entre son fils et lui une satisfaction d'orgueil qu'il avait cherchée vainement dans sa paternité.

Il faut, reprit-il, que j'aie commis un terrible péché pour que le Juste m'ait frappé de ta naissance.

Les femmes se regardèrent en hochant la tête. Les filles, déjà fatiguées de se tenir tranquilles, se mirent à faire des grimaces, à cligner leurs yeux cernés de khôl, à gonfler leurs joues maigres, sans qu'on vît se déplacer les mouches qui noircissaient leurs visages et qu'elles promenaient, du matin au soir, à travers la maison. D'une voix énergique, Mahmoud rétablit l'ordre et poursuivit :

– Dès tes premières années, tu t'es fait un renom de bêtise. Au Kouttab, tu étais le désespoir des maîtres les plus habiles... Avec les feuillettes de ton Coran tu enveloppais ta ration de fromage... Tu ne sais ni lire, ni écrire !

Goha fixait sur Mahmoud un regard triste et passionnément sincère. Il n'aspirait qu'à se soumettre, mais il avait besoin de savoir ce qu'on lui demandait et il souffrait de ne pas comprendre.

– À vingt-cinq ans, tu n'as ni position, ni considération dans le monde ! s'écria Mahmoud. Ce n'est pas de toi qu'on pourra dire que tu es le fils de ton père...

Tandis que les femmes répétaient en chœur : « Non, on ne pourra pas le dire, non, vraiment, on ne pourra pas le dire », il ajouta :

– Et cela me chagrine... Pourquoi faut-il que tu sois un être spécial et étrange ? J'ai fait ce que j'ai pu pour toi sans résultat. Aujourd'hui même, je serais peut-être encore disposé à te conseiller, à te guider dans la bonne voie... mais comment ?

Prenant ses épouses, Hawa, ses filles elles-mêmes à témoin, il demanda plaintivement :

– Est-ce qu'il n'a pas essayé tous les métiers ?

Elles approuvèrent en chœur :

– Oui, notre maître, il a essayé tous les métiers.

– Est-ce que je n'ai pas toujours été patient avec lui ?

– Oui, notre maître, tu as toujours été patient.

Mahmoud haussa les épaules et une bouffée de sang lui colora les joues au souvenir des humiliations quotidiennes que ce fils unique lui imposait. Il avait salué la naissance de Goha par des repas plantureux, des prières et des distributions de farine ; heureux de s'être assuré une descendance mâle, il avait suivi avec intérêt le développement de son fils qui l'avait inquiété de bonne heure. « Toutes mes amies le trouvent beau, tout le monde l'admire », s'exclamait invariablement Zeinab quand Riazy lui faisait part de ses appréhensions, et, afin de dérouter les puissances maléfiques que son enthousiasme de mère avait mises en éveil, elle ajoutait précipitamment : « qu'Allah le préserve, c'est l'enfant le plus laid du quartier ».

Cependant, Goha, parvenu à sa douzième année, éprouvait à comprendre et à parler une grande difficulté. Dans une longue phrase, il prononçait distinctement deux ou trois mots. Mais la perfection de ses traits, l'élégance de sa tournure éblouissaient sa mère et sa nourrice : « C'est l'enfant le plus laid d'El-Kaïra », disait Zeinab... « C'est l'enfant le plus laid du monde », disait Hawa. Elles cousaient à ses vêtements des amulettes qu'elles achetaient chez les sorcières et, tous les soirs, Hawa crachait sur la tête de l'enfant pour le soustraire aux sortilèges des nourrices du voisinage qu'elle savait envieuses.

Les études confirmèrent l'angoisse de Mahmoud. Jamais Goha ne parvint à déchiffrer le Coran.

En cinquante-six mois, il apprit à réciter de courtes prières avec les différentes attitudes qui les accompagnent. Renonçant à l'espoir d'en faire un uléma, un imam ou un médecin, Mahmoud, qui possédait une entreprise de céramique, associa son fils à ses affaires. L'entrée de Goha dans les ateliers se signala par des dégâts considérables et Mahmoud dut en rabattre encore sur son ambition. Tour à tour mercier, marchand de tabac, repasseur de fez, bimbélotier, Goha avait accumulé les désastres pécuniaires, jusqu'au jour où, pour

ne pas se déshonorer totalement par l'oisiveté, il tomba dans la situation de restaurateur ambulancier.

– Même cela... même cela... dit Mahmoud en portant la main à son front.

Son regard se posa sur ses filles, les neuf filles qui avec Goha et ses trois épouses représentaient sa famille. Le sort de sa maison ne s'annonçait pas prospère. Il se rappela l'ironie de ses clients chaque fois qu'un enfant lui naissait :

– Alors Mahmoud ?

– Une fille...

– Ah ! une fille ?... et on lui donnait des tapes amicales sur l'épaule.

Aux premières on l'avait plaint... À la douzième, trois étaient mortes, on s'était abordé dans les rues pour se communiquer la nouvelle avec des sarcasmes et d'hypocrites consternations.

Mahmoud songea douloureusement à l'orgueil que ses amis dissimulaient mal en lui présentant leurs grands fils déjà cheiks ou à la tête d'un commerce. Il espérait quand même dans la miséricorde du Tout-Puissant pour obtenir un digne continuateur de ses œuvres. Mais devant toutes ces petites tresses, tous ces visages qui se ressemblaient, il se demandait s'il n'était pas maudit dans sa descendance. Étaient-elles bien à lui, toutes ces créatures qui n'avaient pas répondu à son vœu ? Elles ne lui inspiraient aucun sentiment, il les connaissait à peine, il confondait même leurs âges et leurs noms. Quel qu'il fût, Goha lui appartenait davantage par la joie initiale qui avait marqué sa venue... Il fit une dernière tentative et, s'adressant à son fils :

– Allons, explique-toi, lui dit-il. Ton plateau est cabossé, les bols sont en morceaux, les boulettes de fèves sont couvertes de boue, le quartier de mouton manque, et tu n'as pas rapporté d'argent. Explique-toi.

Goha ne gardait qu'un souvenir imprécis de ses démêlés

avec un épervier et l'attitude menaçante de son père rendait plus pénible son effort de mémoire.

– Tu ne veux rien dire? Tu es peut-être tombé? Réponds. Tu as peut-être dansé avec ton plateau sur la tête?

– La volonté de Dieu, hasarda Goha.

– Que le diable t'emporte! riposta Mahmoud.

Avant de quitter la chambre il conclut, tourné vers son fils:

– J'étais assez naïf pour espérer t'entendre dire un mot sensé... Malheureusement la chose est impossible... Il ne te reste plus qu'à vivre comme ta mère.

Goha tressaillit. Que lui voulait-on? Au lieu de lui expliquer la sentence de Hag-Mahmoud, Zeinab se jeta sur son fils et, d'une voix assez forte pour que son mari pût l'entendre, lui reprocha son ingratitude:

– Ton pauvre père me fend le cœur, criait-elle, il a fait pour toi tout ce qu'il a pu, il a donné le sang de ses entrailles pour pouvoir s'enorgueillir de toi!

– Je n'en dors pas la nuit, dit Hellal.

– Je le jure par la prune de cet œil, dit Nassime en se tirant la paupière du bout des doigts, je n'ai plus envie de manger, ni d'aller, ni de venir...

Pour s'attirer les bonnes grâces de Mahmoud, elles s'indignaient contre ce mauvais fils qui avait affligé leur seigneur:

– Tu ne vaux pas l'ongle de ton père!...

– Même pas la rognure de son ongle!...

– La rognure de son ongle! s'indigna Nassime. Êtes-vous fâchées contre Mahmoud pour comparer la rognure de son ongle à cet imbécile?

Elles s'en allèrent enfin, satisfaites d'elles-mêmes, leurs gros ventres en avant et balançant les hanches. Dans l'anti-chambre, elles jetèrent un coup d'œil sur Mahmoud, cherchant à deviner s'il avait apprécié leur appui.

Les neuf sœurs de Goha s'ébranlèrent à leur tour. Prudemment elles sortirent de leur coin, se mirent en file et,

accrochées l'une à la robe de l'autre, longeant les murs, leurs yeux écarquillés braqués sur leur frère, elles se dirigèrent vers la porte. Leurs pieds se dégageaient, nus, des galabieh droites, aux couleurs violentes. Un mouchoir bordé de paillettes recouvrait leurs cheveux crépus. Une petite tresse, que des fils de laine prolongeaient jusqu'à la taille, s'en échappait noire et chétive. Chacun de leurs mouvements agitait la turquoise et la gousse d'ail qu'elles portaient sur le front pour conjurer le mauvais sort.

– Où allez-vous ? demanda Goha.

Elles répondirent toutes ensemble par des cris de terreur, puis elles tirèrent la langue, firent des gestes effarés, et s'enfuirent de la chambre en désordre, hurlant et riant à la fois, heureuses d'être bruyantes.

– Naturellement, dit Hawa très bas pour ne pas être entendue de ses maîtres et se rapprochant de Goha qu'elle seule n'avait pas quitté, naturellement ce n'est pas un métier pour toi. Est-ce qu'on a jamais vu des Riazzy marcher dans la rue avec un plateau sur la tête ?

– J'étais plus content quand j'étais repasseur de fez, dit Goha en haussant les épaules.

– Oui, mais tu as brûlé tous les fez du quartier, répondit Hawa... Ce métier aussi n'était pas digne de toi.

Elle ajouta :

– Ils disent que tu n'es pas intelligent, moi, je te trouve très intelligent. Hag-Mahmoud devrait te reprendre dans ses affaires maintenant que tu as un peu d'expérience.

Goha lui fit signe de s'asseoir auprès de lui et lui demanda quelles étaient les décisions de son père. Elle s'assit et lui expliqua posément qu'il devait renoncer à son plateau de victuailles et vivre dans l'inaction.

– Hé là ! ma nourrice, s'exclama Goha le visage épanoui, mon père n'avait pas besoin de se fâcher pour cela !

Toutes les visions redoutables que le discours de Mahmoud

avait éveillées dans son esprit disparurent. Il avait compris, il était sauvé. Il attira contre lui sa nourrice dont la face plate et noire exprimait infiniment de bonté :

– Hawa!... Hawa!...

– Mon maître!... mon maître! répondit-elle.

Étendue sur la natte, ses grosses formes étalées, elle s'abandonna à une joie puérile. Elle était heureuse d'avoir libéré Goha de son angoisse et de petits rires la secouaient. Goha lui prodigua mille caresses, lui pinça les bras et les cuisses, lui tirailla les cheveux. Elle avait, avec des mots simples, dissipé ses craintes. Il avait pour elle de la gratitude et aussi de l'admiration :

– Hawa, tu es une cheika!

– Et toi, tu es un cheik!

Et tous deux riaient, riaient, riaient.

L'UNIVERS DE GOHA

Le plateau fut vendu ainsi que les ustensiles et le reste des victuailles, les fèves, les oignons, les radis desséchés par le soleil et par le vent, fut distribué aux pauvres.

Goha resta cloîtré chez lui toute une semaine. Ses après-midi étaient tranquilles, mais le matin il menait une vie misérable. Poursuivi par le balai de Hawa qui vaquait aux soins du ménage, il errait de pièce en pièce. Dès qu'il s'asseyait sur un divan, il perdait le sentiment de son immobilité présente. Il se retrouvait en marche à travers la rue populeuse, il s'entendait crier : « Envoie ! Envoie ! » Entraîné par la réalité de sa vision, il chantait les quatre syllabes à voix basse. Alors Hawa se mettait à rire :

– C'est fini, disait-elle, il n'y a plus d'« Envoie ! Envoie ! ». Maintenant c'est Mohamed-Mostapha qui fait le quartier. Si tu avais été un garçon sérieux, tu ne t'ennuierais pas comme tu t'ennuies.

Goha la regardait de ses grands yeux, devinant déjà la phrase obsédante, la phrase de toujours :

– Allons, mon maître, il faut que je nettoie. Va t'asseoir dans une autre chambre.

Aucune supplication, aucune menace, aucun argument ne lui permit d'échapper à la tyrannie de la négresse. S'il feignait de ne pas l'entendre, elle s'approchait de lui, le secouait et reprenait plus fort :

– Mon maître, il faut que je nettoie.

Un jour qu'il était particulièrement bien assis, il déclara, la main ouverte sur la poitrine :

– Hawa, cette chambre a été balayée.

Sans même le démentir, la négresse, sa robe relevée sur les hanches, tira le tapis et répandit sur les dalles le contenu de sa bassine.

Cet échec décida Goha à franchir le pas de sa demeure et à s'asseoir au bord de la chaussée. Il trouva dans le spectacle de la rue une plaisante diversion. Des hommes, des ânes, des chameaux passaient qui semblaient exprimer dans leur démarche lente une profonde indifférence à parvenir au but.

Mais il y avait aussi les marchands. Ils surgissaient avec des farces violentes et des rires grossiers aux minutes précises où Goha se sentait le plus satisfait de la vie. L'existence était impossible pour lui sur le seuil de la maison paternelle. Il résolut de s'aventurer très loin.

Par une chaude journée de Chaaban, il se glissait d'un pas rapide entre les charrettes, contournait les groupes, inattentif aux cris des vendeurs, aux jurons des âniers, aux lamentations des estropiés et des aveugles.

– Fils d'une pantoufle, où vas-tu ?

– Je ne t'avais pas vu, balbutia Goha.

– Parbleu ! Quand tu te promènes, tu emportes ta bêtise et tu oublies tes yeux.

– Que ta journée soit propice, dit Goha.

C'était Sayed, le vendeur d'oranges. Vêtu d'une galabieh de cotonnade bleue qui découvrait ses jambes musclées et bâillait sur sa poitrine, il était avec cinq de ses confrères. Il avait déposé sa couffe encore pleine et son pied boueux s'appuyait négligemment sur les fruits d'un rouge fulgurant sous le soleil de midi.

– Que ta journée soit propice... que ta journée soit propice, imbécile ! fit-il, contrefaisant la voix de Goha et encouragé par

le rire des marchands, des mendiants accourus pour assister à la scène, et des enfants qui pour mieux voir se faufilaient entre les jambes, complètement nus, avec des ventres rebondis. Il prit la nuque de Goha dans la paume de sa main :

– Tu es un joli garçon, Riazy... Bien potelé, bien rond, bien nourri... Joli garçon, par Allah, joli garçon...

Les assistants ricanaient déjà, réjouis par la mine de Goha et désireux de complaire à Sayed dont la carrure solide les impressionnait. Celui-ci caressa la moustache noire, très fournie qui barrait son visage et qu'il redressait à l'instar des Grecs faisant le commerce des épices dans le quartier. Il cligna de l'œil à ses amis et, se retournant vers sa victime, prit un air terrible :

– Allons ! montre-nous ton derrière.

Un éclat de rire général accueillit la magnifique improvisation du vendeur d'oranges.

– Ha ! ha ! ha !... Ha ! ha ! ha !

Les spectateurs se bourraient de coups pour mieux s'exciter à la gaieté.

– Si tu en as un, pourquoi le caches-tu ? s'écria le porteur d'eau.

– Il n'en a pas, dit un autre.

– Il l'a vendu avec ses boulettes de fèves, expliqua un troisième.

Goha, en proie à un malaise grandissant, restait immobile, les bras ballants, étourdi par le vacarme. Des enfants s'étaient accrochés à ses vêtements, cherchant à le déshabiller. Il se débattait de son mieux contre ces petites étreintes, contre toutes ces petites mains qui s'accrochaient à son corps comme des pincettes d'acier. Sayed se baissa et balaya les enfants d'un tour de bras.

– Merci, merci... bredouilla Goha.

– Maintenant, tu le feras tout seul, ordonna Sayed.

– Laisse-moi partir, supplia Goha avec un sourire navré.

– Par Allah, je ne te lâcherai pas, répondit le marchand en lui appliquant des chiquenaudes sur les joues – et, d’une voix rude, il reprit : «Allons ! Dépêche-toi ! Montre-nous ton derrière.»

Goha saisit sa galabieh, se l’enserra autour des jambes avec rage.

– Non, grogna-t-il.

– Alors, je vais t’étrangler, riposta calmement le vendeur.

Sayed éprouvait une haine invincible pour le fils de Hadj-Mahmoud-Riazy. Une voix lui soufflait : «Tue-le ! Tue-le !... Écrase-le donc !» Et cette voix intérieure on eût dit que les spectateurs l’entendaient, car ils intercédèrent, d’abord faiblement :

– Ça ne fait rien, ça ne fait rien... laisse-le...

– Pourquoi plaisanter avec lui ? Tu vois bien que c’est un idiot.

Autour du cou de Goha, les doigts se desserraient, se refermaient. L’homme était tour à tour séduit et effrayé par l’idée du crime.

– Tu vas te fatiguer pour ce taureau... Viens plutôt boire une tasse de café avec nous...

À cette intervention d’un de ses amis, tout le fiel du fellah se déversa dans un éclat de rire factice. Il lâcha Goha et, lui donnant un coup de pied dans le dos :

– Va, cria-t-il, tu es un âne et je me suis moqué de toi !

Libéré, Goha s’éloigna tandis que la foule s’évertuait à consoler le marchand. «J’ai bien fait de ne pas leur montrer mon derrière, songea Goha en souriant, parce qu’ils auraient dit que je suis une fille des rues.»

Le soleil qui dardait sur son échine fouillait les immondices accumulées en tas devant les portes. Parfois un chien rongé d’ulcères, la langue pendante, avide de fraîcheur, rejetait de ses pattes les chiffons, les légumes pourris, les écorces de melons et de pastèques, sèches comme des parchemins, et,

fébrilement, enfonçait son museau dans les couches d'ordures encore humides. Goha traversait des bazars animés par les cris des enchères, débouchait dans des carrefours qu'égayait le son grêle d'une fontaine auprès de laquelle des buffles sommeillaient. Sur les marches d'une mosquée, deux nègres se battaient. Une triple rangée de spectateurs discutait l'opportunité du combat. Il évita le groupe et poursuivit sa route. Les clameurs des hommes bruissaient à ses oreilles, les vapeurs malsaines de la ville pesaient sur sa poitrine. Il lui fallait respirer librement, s'isoler ou plutôt se perdre dans un monde en harmonie avec lui-même. Mais dépourvu de l'intelligence de son instinct, il n'était tout entier qu'un instinct cherchant à se satisfaire. Esclave d'une force inconsciente, il allait sans direction, avec un aveugle et paisible entêtement. Il s'apprêtait à contourner un mur, d'une blancheur éclatante, lorsqu'un janissaire, la ceinture ornée de yatagans damasquinés, lui barra le chemin et lui asséna un coup de bâton sur l'épaule.

– On ne passe pas, c'est le palais du Mamelouk.

En revenant sur ses pas, Goha buta contre un second mur derrière lequel s'abritait un autre de ces puissants personnages.

– Où t'égares-tu, mulet? Je vais te briser les os!

« Ils veulent tous me tuer, songea Goha, et l'un m'appelle mulet, et l'autre m'appelle taureau!... »

Il arriva enfin à un petit hameau, situé au bord du Nil. Le visage morne et ruisselant, il s'assit sur la rive du fleuve. Devant lui Ghézireh, l'île de Boulaq, semblait une immense embarcation, arrêtée soudain dans sa course. Sous le ciel phosphorescent, c'était un convoi de palmes immobiles. Les stipes des dattiers qui s'élançaient au-dessus d'une végétation grise, comme les barreaux d'une grille, divisaient l'île dans toute sa longueur. Des nopals, des bananiers en loques ternis par le sable des khamsins, quelques acacias formaient çà et là des coins d'ombre. Ghézireh reposait inerte dans

l'atmosphère embrasée. D'un sycomore, avec un cri, un épervier s'envola.

Au-delà de l'île, s'étendaient les plaines basses de Gizeh. Après la triple récolte, durcies par le soleil, elles avaient été envahies par la crue du fleuve. Un vaste lac s'était formé. D'abord épais et jaune, il avait peu à peu déposé son limon. Goha, la main en visière, contemplait la nappe chatoyante et bleutée qui s'allongeait jusqu'aux plaines du désert... Le profil des pyramides s'y reflétait comme dans un miroir. Quelques arbrisseaux aux longues feuilles pendantes, des arcs émergeaient ; des villages entiers étaient pris dans le mouvement des eaux que troublait par instants le pas du fellah, du cheval, du chameau regagnant le foyer. Des becfigues volaient sans bruit.

Un enfant nu, d'une dizaine d'années, portant des avirons sur ses épaules, passa devant Goha et sauta dans une barque. Il s'apprêtait à démarrer quand Goha l'interpella :

– Hé ! cria-t-il, dis-moi si tu connais Abd-el-Akbar ?

– Hadj-Abd-el-Akbar, rectifia l'enfant. Oui, je le connais.

C'est mon père.

– Il est ici ?

– Non, il a traversé ; il est là-bas, répondit l'enfant en tendant la main vers Ghézireh. Tu avais besoin de lui ?

– Je voulais aller de l'autre côté. Est-ce que tu peux m'y conduire ?

– Le courant est trop fort pour moi, Sidi, les tourbillons font bou-loum, bou-loum, et entraînent la barque. Mais si tu veux traverser, je puis appeler mon frère aîné.

– Va l'appeler, ordonna Goha.

L'enfant mit pied à terre, courut dans le hameau et revint avec son frère, un grand garçon qui marchait en se dandinant. Celui-ci, sans rien dire, fit signe à Goha d'entrer dans la barque, prit les avirons et démarra. Ils atteignirent péniblement la rive opposée. Goha remercia le rameur, s'étendit sur la berge et ferma les yeux.

Un bruissement dans un arbuste proche attira son attention. Il détourna la tête et vit, à portée de ses doigts, un caméléon vert pâle s'avancer avec précaution, puis s'arrêter et s'accroupir. Il déposa une quarantaine d'œufs contre une pierre. Goha le saisit par la patte. L'animal ne fit aucune résistance. Abandonnant son corps à l'homme qu'il ne craignait pas, il le regarda d'un œil, tandis que de l'autre il explorait l'air où voletaient des moucheron. Goha tirailla ses paupières proéminentes. Agacé par ce jeu, l'animal gonfla sa gorge et saccada son souffle. Soudain il manifesta de l'inquiétude, s'enfuit des mains de Goha et grimpa sur un arbuste. C'est alors seulement que Goha remarqua l'agitation qui régnait dans Ghézireh, les battements d'ailes, les trottinements rapides, les piailllements aigus, et qu'il entendit un sifflement strident qui le renseigna sur la cause de cette fiévreuse animation. Un monitor, rampant sur la berge, avertissait les bêtes et les gens de l'approche d'un crocodile. Goha se leva précipitamment, regarda à sa droite, puis à sa gauche et aperçut un paquet sombre qui descendait le fleuve, pareil à un tronc d'arbre flottant à la dérive.

– Allah! Allah! cria-t-il, et, le caftan relevé pour dégager ses jambes, il s'enfonça dans l'île, courant à perdre haleine, soulevant à son approche des bandes de canards sauvages, d'ibis, de gangas qui s'étaient blottis peureusement dans les buissons.

Tout en courant, il poussait des cris perçants, imitant celui du monitor, battait des mains, chassait des pierres devant lui, heureux du désordre qu'il occasionnait sur son passage.

– Hé! fils de Mahmoud, hé! Ta maison est en feu?

Goha s'était heurté à un vieillard maigre qui se reposait au pied d'un tamaris. Il s'arrêta, haletant, le visage rouge, les yeux agrandis, avec dans toute sa personne une expression de rayonnement, de force, de jeunesse.

– Un crocodile, Abd-el-Akbar! un crocodile!

– Ça arrive, ça arrive, répondit le vieillard en hochant la tête, assieds-toi et mange des dattes...

Il tira Goha à ses côtés et reprit :

– Un crocodile... J'en ai vu un le cinquième jour de la dernière lune. Je venais de pêcher un bayad grand... grand comme toi.

Il fit une pause pour juger de l'effet de son exploit, mais Goha ne l'écoutait pas. L'oreille aux aguets, les narines frémissantes, il était attentif à tous les bruits, à tous les mouvements de l'île.

– Tu entends ? insista le pêcheur... il était grand comme un palmier...

Et comme Goha ne répondait pas, il lui conseilla rudement de rajuster son turban qui, s'étant déroulé, lui pendait sur l'épaule et d'aller à la recherche de la babouche qu'il avait dû perdre dans sa course.

– Je ne l'ai pas perdue, riposta Goha qui, croyant être très comique, riait aux éclats, c'est le crocodile qui l'a mangée...

Contre son attente, le pêcheur se renfroigna davantage. Il se dressa sur ses jambes maigres et s'éloigna. Goha le suivit. Il retrouva sa babouche et emboîta le pas du pêcheur qui, par moments, l'examinait à la dérobée. Abd-el-Akbar attendait un mot d'encouragement pour poursuivre son récit, tandis que Goha humait goulûment l'arôme des broussailles. En débouchant dans un terrain profondément excavé, il s'arrêta brusquement. Il avait devant les yeux le spectacle étonnant d'hommes au visage rasé, portant des perruques, de la dentelle sous le menton, des culottes courtes ; partout sur leurs vêtements étranges scintillaient des boutons de cuivre. Ce qui acheva d'amuser Goha, c'est qu'en parlant, ils haussaient le ton sans remuer les bras.

– Qu'est-ce ? Qu'est-ce, Abd-el-Akbar ?

– Des Franques.

– Des Franques ?

– Oui...

– Ah!

Les Franques entouraient une statue de granit rose récemment exhumée.

– Une telle hypothèse, s'écria l'un d'eux, me paraît extravagante.

– Mais, monsieur, j'ai pour moi l'autorité d'Hérodote.

– Oh! les historiens, monsieur, les historiens! Des imaginatifs!

– Excusez mon insistance... Je maintiens que c'est là une reproduction d'Isis...

– Ces sauvages, là-bas, qui nous observent, pourraient nous départager.

Ils saluèrent la boutade de rires discrets, puis ils se penchèrent sur la statue qui mettait leurs cerveaux à la torture et la considérèrent gravement.

– Et la femme, la femme qui est là, qui est-ce? demanda Goha.

– Est-ce que je sais?... Ils disent que c'est une cheika, une cheika en pierre.

– Une cheika?

– Oui.

– Ah!

Les Franques discutèrent longuement. Lorsque leurs voix s'animaient, Goha avait envie de leur donner des petits coups dans les bras pour leur faire esquisser les gestes correspondants.

– Rentrons, messieurs, dit soudain celui des quatre qui parlait le plus, nous reprendrons nos travaux demain.

– Holà! maraud. Felouque! Felouque! Felouque!

Suivi des Franques, le pêcheur prit la direction de la berge. Goha demeura seul et sa gaieté tomba. Une émotion sans cause s'empara de son être. Il fit le tour de la statue et alla s'étendre à l'ombre d'un acacia gris, dont une partie des racines avait été mise à nu lors des travaux de fouilles. Cou-

ché sur le dos, se faisant des mains un écran contre le soleil, il voyait beaucoup de ciel et la cime des arbres.

– Le pauvre ! murmura-t-il dans un long soupir.

Il avait souvent de ces élans inattendus qui le surprenaient lui-même. À peine eut-il prononcé ce mot, comme pris en faute, il se demanda sur qui et à quel propos il venait de s'apitoyer. Il s'égara en recherches qui n'eurent d'autre effet que de l'attrister.

Il voulut penser à Hawa, à Sayed, à Mahmoud, à sa mère ; ce fut impossible. Il ne put penser qu'à lui-même. L'image évoquée des autres se perdait trop infime, trop effacée auprès de la chose grandissante qui était lui.

L'acacia, qui tendait ses branches au-dessus de sa tête, lui parut un ami connu depuis toujours. Il avait le sentiment net qu'en avançant le bras, il toucherait le sommet du dattier qui se trouvait à cent pas de lui. L'acte lui parut si normal qu'il n'éprouva pas le besoin de le tenter.

D'ailleurs ses jambes, ses bras, sa tête se refusaient au moindre mouvement. Et tandis que l'inertie le gagnait, le paysage se transfigurait à ses yeux, des rapports nouveaux se révélaient entre le monde et lui. Il lui sembla que l'acacia lui ressemblait. Les dattiers et les tamaris, la pierre qui se trouvait sous son pied et qu'il ne voyait pas, lui ressemblaient également. Tout ce qui était immobile lui ressemblait... Des oiseaux glissaient en vols silencieux, des hommes marchaient de l'autre côté du fleuve... Et ceux-là, au contraire, étaient différents de son être...

L'immobilité était devenue pour lui l'attitude nécessaire du vivant. Les oiseaux, les hommes n'étaient que des ombres, des passages...

Goha n'était plus pour lui-même qu'un spectacle. Goha se voyait. Il voyait un arbre, il voyait un talus de terre grise, il voyait le ciel, mais l'arbre, le ciel, le talus ne limitaient pas son regard. À travers eux il voyait encore, car ces objets

n'étaient plus en dehors de lui, ils étaient en lui, ils étaient l'aspect visible de son âme. À travers eux, il saisissait le reste de lui-même, invisible, infini.

Au crépuscule, Abd-el-Akbar, inquiet de ne pas voir revenir Goha, prit ses avirons et traversa le fleuve. Il était fatigué et durant le trajet ne cessa de se plaindre avec humeur : « Hadj-Mahmoud n'a pas eu de chance avec son fils... Ce garçon serait capable de passer la nuit dans Ghézireh. À supposer que je n'aille pas à sa recherche, personne ne penserait à lui... Ce serait bien fait... » Cependant il ramait de toutes ses forces, car malgré sa mine revêche et sa parole dure, Hadj-Abd-el-Akbar avait bon cœur.

Ayant atterri, il alla directement à l'endroit où il avait quitté Goha, près de la statue. Comme l'obscurité s'était épaissie, il ne le vit pas et se mit à l'appeler : « Goha ! Goha ! » Aussitôt une voix lui répondit :

– Qu'est-ce que tu veux?...

– Ce que je veux?... Je veux te ramener...

Cette fois Abd-el-Akbar ne reçut pas de réponse, il appela de nouveau : « Goha, Goha », mais Goha ne donna plus signe de vie.

– Je suis bien bon, s'écria le pêcheur, de penser à un imbécile comme toi ! Tu ne veux pas me parler ? Eh bien ! reste, meurs de soif et de faim si ça te fait plaisir, moi je m'en vais...

Il s'éloigna résolument, mais après les premiers pas, il hésita de mettre sa menace à exécution. Il se dit que Goha était fou et que son devoir à lui était de le dépister et de le ramener. Il alla dans la direction que la voix lui avait indiquée et ne tarda guère à découvrir le fils de Mahmoud au pied de l'acacia, étendu sur le dos, les yeux grands ouverts. Il se pencha vers lui, le secoua. Goha se tourna sur le côté et sourit vaguement à Abd-el-Akbar.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda ce dernier non sans une légère inquiétude.

Goha pénétré par l'humidité de l'heure eut un tressaillement, puis il bâilla et s'étira. Le changement de son état d'âme ayant été brusque, il crut qu'il avait dormi et qu'il venait de se réveiller.

Il suivit enfin le pêcheur dans sa barque. Au cours de la traversée, ils échangèrent peu de paroles.

Goha pénétra dans la ville. Des quartiers solitaires, il passa aux quartiers populeux. Bientôt il longea les échoppes, les maisons, les mosquées connues depuis l'enfance, il vit surgir de tous côtés des visages indifférents ou hostiles. Il en éprouva de la déception et du malaise. Au coin d'une rue, des ouvriers, assis en rond par terre, l'interpellèrent.

– Viens nous dire si ce qu'il nous raconte est vrai, s'écria l'un.

Ambar, le maçon, qui était ainsi mis en cause, ajouta :

– Je leur raconte justement l'histoire de la casserole...

Mais Goha ne fit que les saluer de loin. Les ouvriers lui lancèrent des pierres, puis le cercle se resserra.

– Tu nous disais que la veille de Cham-el-Nassim Goha avait besoin d'une casserole...

– Il avait besoin d'une casserole, dit Ambar, et il alla la demander à son voisin Abd-Allah.

– Abd-Allah! Je le connais, interrompit l'un des ouvriers. Il fait le commerce des peaux de moutons.

– Sa boutique est dans les parages de la mosquée El-Hassanein.

– Mais oui, c'est un borgne.

– Et sa moustache! Ha! Ha! Sa moustache... Dix poils à l'est, dix poils à l'ouest. Continue, Ambar.

– Il emprunta la casserole et revint trois jours après. « Mon voisin, une nouvelle, cria-t-il en frappant à la porte d'Abd-Allah, une bonne nouvelle! – Qu'est-ce? demanda celui-ci en tirant les loquets. – Une bonne nouvelle, mon voisin, ta casserole vient d'accoucher. »

– Que Dieu te coupe en morceaux, Ambar, tu es l’homme le plus plaisant du monde !

Le terrassier, qui avait ri plus fort que les autres, poursuivait les yeux brillants de malice et les bras en mouvement :

– Abd-Allah, qui connaissait la sottise de Goha, flaira une bonne affaire. Il soupira, se frappa la poitrine. « Ah ! ma pauvre casserole, elle a dû bien souffrir... Mais en es-tu sûr, Goha ?

– Si j’en suis sûr ! Tu me l’as prêtée vide et, ce matin, je l’ai trouvée chargée de trois petites casseroles. Tout en ce monde est question de destin, ta casserole a eu des petits... »

– Que Dieu t’extermine, Ambar ! Ton histoire est amusante.

– Goha voulut se venger, reprit le maçon. À quelque temps de là, il demanda une autre casserole à son voisin. C’était pour cuire un mouton. Abd-Allah s’empressa de le satisfaire : « Elle est cinq fois plus grande que la première, dit-il, nous verrons combien de petits elle aura... » Après une longue absence, Goha revint les mains vides, la mine allongée. Anxieusement Abd-Allah l’interrogea : « Qu’y a-t-il, mon frère, parle, qu’y a-t-il ? – Hélas, dit Goha, ta casserole est morte. – Morte, dis-tu ? C’est une plaisanterie. – Hélas, répéta Goha, tout en ce monde est question de destin, ta première casserole a eu des petits, la seconde vient de mourir. »

Autour du fils de Mahmoud, une légende se formait peu à peu. Trouvant en lui le type parfait de la fable, les conteurs renonçaient à l’emploi de héros imaginaires. À chaque anecdote qu’ils inventaient était accolé le nom de Goha. La liste de ses exploits et sa popularité croissaient à mesure que les fins esprits de la ville produisaient leurs œuvres. Il était présenté par l’un rusé, par l’autre sot, par l’un méchant, par l’autre pitoyable ; on détaillait les mésaventures de son ménage, on décrivait ses femmes et ses enfants. Enfin, selon les nécessités du récit, Goha était un adolescent ou un vieillard. Certains même le disaient mort.

Régulièrement, dans la matinée, Goha quittait sa mai-

son. Il se perdait dans le dédale des ruelles, des carrefours, des cimetières. Brusquement, au tournant d'une bâtisse, il débouchait dans une plaine de sable ou dans un champ. S'il était fatigué il s'arrêtait là et s'abîmait jusqu'au soir dans une contemplation passionnée ; sinon, il allait plus loin, au bord du Nil, à Ghézireh.

Il rentrait à El-Kaïra, les yeux éblouis de soleil. À mesure qu'il côtoyait les boutiques et les passants, l'homme timide et maladroit renaissait en lui. Il devait se garer contre les dangers de la rue, songer à sa maison, répondre aux questions qu'on lui posait et lutter contre le sarcasme des gens.

La prudence, la mesure, la réflexion étaient nécessaires. Il le savait, il apportait néanmoins dans la ville la même sincérité qu'à Ghézireh. Mal fait pour la vie sociale il en était victime et, couvert de ridicule, il s'isolait pour saisir la portée de ses erreurs. Mais ses méditations étaient vaines, la vie parmi les hommes lui parut mystérieuse. Stupéfait des conséquences de ses actes, incapable de reconnaître les mains qui les avaient habilement transformés, il crut à l'œuvre de monstrueux anonymes. Muni de ces solutions fatalistes, il allait aveuglément vers des catastrophes nouvelles, plantant dans le cerveau de son prochain l'idée de sa sottise.